

# LES NOUGATS

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Paul Béhergé

# LES NOUGATS



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018.  
ISBN : 978-2-283-03053-0  
ISSN : 2110-0713

## PARTIE I

Paul Montès	13
Archives Montès : Mouchard 3	39
Villa Maman	47

## PARTIE II

Archives Montès : cahiers Vlaminck	61
Genèse du collectionnisme	79
Cédipe Mâcheur	91
Poigny-Rambouillet	107

## PARTIE III

Troussard Fils SARL	123
Nougats à Manhattan	141
Kikki	159

## PARTIE IV

3615 YOUPLABOUM	185
Archives Montès : roman d'Olivier	189
Surboum en Twingo	211



« Prenez maintenant un sachet de douze nougats. Ouvrez-le. Disposez les nougats dans votre paume. À mesure que vous les contemplez, notez comme les douze petits bonbons s'agencent selon leurs propres catégories : ces deux-ci possèdent chacun en leur sein un morceau de noisette qui les rapproche ; ces trois-là, luisants comme des flaques, s'allient naturellement ; à la surface de ces sept autres petits nougats qui font bande à part, de minuscules grains de sucre ont échappé à la caramélisation... Et maintenant, avez-vous remarqué ? Vous avez oublié les dix-huit galets de l'étape précédente – les douze nougats les ont remplacés dans votre perception. »

PAUL MONTÈS, *Petites Collections*  
*et Logique de l'être*, manuscrit disparu (s. d.)





« Prenez maintenant

leurs propres catégories :

caramélisation...

dans votre perception. »

OLIVIER LABROUSSE, *Logique de l'être :  
aphorismes collectionnistes*, PUF, 2011



PAUL MONTÈS



Je récapitule ma journée, ma vie, mon destin.

Tout est relativement simple. Je suis demeuré, malgré tout, un garçon simple.

Ma journée consistera à mettre un point final à mes mémoires et à réunir mes cahiers, carnets & archives personnelles en un tas unique, les ordonner par date, thème et type de document, les rassembler par un élastique préparé pour l'occasion puis à porter le tout chez monsieur Théodore pour que les journalistes, historiens et petits enfants en aient connaissance en temps voulu.

Ma vie aura consisté en un assemblage épars de nougats, de galets et de chagrins : il était dit que je manquerais d'affection.

Mon destin (« le Destin de Paul Montès », comme on l'appellera bientôt) se réalisera ce soir mais, pour d'évidentes raisons de confidentialité, je préfère ne pas trop en dire pour le moment – on n'est jamais si bien trahi que par une trace écrite.



Aujourd'hui, on est le 14 décembre 2014.

C'est aussi en décembre, pas loin du 14, qu'eut lieu le déclenchement de mon histoire. Non pas le début, ni le commencement (mon histoire court depuis plus longtemps que moi, depuis des siècles, car elle est universelle) : le déclenchement. Et, de même que le dernier acte de mon aventure débutera ce soir chez monsieur Théodore, de même c'est chez monsieur Théodore que tout se mit en branle.

C'était quelques heures après mon horrible rixe avec Olivier.

Il avait suffi à monsieur Théodore de me voir entrer (le nez encore gonflé, bleui par les coups de mon ami) pour comprendre.

J'avais tout raconté.

Je lui avais dit les péripéties des mois précédents : comment je m'étais laissé voler par mon ami, comment je lui avais pardonné, essayant de rabibocher les deux bouts, puis comment il m'avait rossé, enfin je lui avais rapporté ces mots si méchants qu'il m'avait lancés à la figure, gueulés, hurlés...

Par moments, j'interrompais le récit de ses coups de brute pour assurer à monsieur Théodore que ce n'était rien de plus qu'un égarement passager, soutenant que ça allait nécessairement s'arranger car Olivier et moi étions les meilleurs amis du monde.

Que toute cette histoire ne pouvait être qu'un quiproquo, un terrible quiproquo.

Que du reste la plupart des troubles de ce monde et jusqu'aux meurtres les plus sauvages n'étaient jamais que des histoires de quiproquos, herméneutique et mots mal interprétés qui finissaient par s'arranger pourvu qu'il y eût d'un côté ou de l'autre un type docile et compréhensif comme moi : alors qu'est-ce qu'une petite rixe, lui demandais-je, qu'un petit cassage de nez comme celui-là pouvait bien représenter dans notre amitié, si ce n'est un nuage sans consistance, si ce n'est une averse passagère ?

\*\*\*

Tandis que je cherchais une réponse dans son visage ridé, lui regardait ailleurs.

Monsieur Théodore ne regardait jamais ses interlocuteurs, occupé qu'il était à prendre la lumière : il avait décidé d'en absorber le plus possible avant de mourir et s'était établi à cette fin un plan de route très strict qu'il suivait chaque jour, commençant sa cure d'illumination au lever du jour assis dans un fauteuil en velours juste face à la baie vitrée est de son appartement, se déplaçant à midi sur un canapé mou et jaune sous le velux sud, transhumant enfin sa vieille carcasse jusqu'au tabouret vespéral sur les



trois pieds duquel il captait les derniers rayons du soupirail ouest.

(Tout ce cirque était lié, je crois, à sa théorie de l'intelligent, du beau et du bête.)

Ainsi disposé face à la baie vitrée du matin, il buvait son éternel thé à la bergamote, interrompant de temps à autre mes digressions pour me proposer avec son accent anglais impossible des gâteaux roses au sucre glace, un plaid pour mettre sur les genoux, du café en thermos.

\*\*\*

19

Quand j'ai eu fini, il n'a d'abord rien fait.

Il rajusta le plaid sur ses genoux, dodelina de la tête et je crois qu'il s'endormit.

Je m'inquiétai.

Depuis quelque temps, la mort se faisait pressante envers monsieur Théodore : rien que ce jour-là, elle avait toqué trois fois à sa porte, m'avait-il confié quand j'étais arrivé, se présentant chaque fois sous des formes différentes (une faiblesse au cœur, un embryon d'étouffement par biscuits roses, un début de glissade sur les napperons de l'escalier), mais avec une obstination constante.

Il rouvrit les yeux en sursaut (comme si je l'avais interrompu) et se mit à raconter, le visage toujours tourné vers la fenêtre :

– Bon. Vous qui aimez les nougats et les caramels mous, écoutez voir. Un ethnographe allemand dont j'ai oublié le nom publia, voilà quelques décennies, un magnifique tome à dormir debout dans lequel il relatait, entre cent

mille autres détails insignifiants, ce conte ottoman tout à fait anecdotique. Voici : dans le vieux centre d'Istanbul, un mendiant vivotait de la vente de petites friandises (loukoums, baklavas et autres halvas : bref, l'équivalent de vos éternels nougats). Un janissaire gras et violent qui passait dans le coin, par plaisir sadique, lui saisit tout son stock. L'autre protesta, le janissaire lui régla son compte d'un coup de sabre. Le forfait accompli, de retour dans sa casbah, le janissaire mangea une pâtisserie. Que croyez-vous qu'il arriva ? L'esprit du jeune homme, injustement battu, s'était logé dans le loukoum : il le dilata tant qu'il se bloqua dans sa gorge. Il toussa, suffoqua, mourut. Le mendiant s'était vengé...

Un silence – monsieur Théodore ferma les yeux.

– Je sais, je sais, précisa-t-il alors à mi-voix, cette chute est un peu niaise. Enfin que voulez-vous, c'est un conte de seconde main... Mais pourquoi donc est-ce que je vous raconte cette chose ? Où est-ce que j'en...

Un silence – monsieur Théodore rouvrit les yeux.

– Ah, oui : voilà. Et si j'osais, donc, je dirais que votre histoire me rappelle le conte du nougat ottoman. Non pas seulement en raison de votre goût pour les sucreries, ni pour les diverses propriétés que vous avez empruntées aux nougats (vous transformant, à force d'en manger, en un garçon quelque peu mou, flexible et collant, oui : extrêmement collant), mais en raison d'un aspect plus fondamental de ce conte qui ne me semble pas pouvoir manquer de se faire jour également dans votre histoire à Olivier et vous, notamment en ce qui concerne le retournement final... Vous saisissez ?

Il me regarda avec malice – je sourcillai d’abord aux divagations du vieux raseur.

Puis je compris.

Puis je souris.

Puis je ris.

(Puis il me proposa une autre tasse de thé – je refusai.)

En rentrant dans ma casbah, j’élaborai un plan de route pour les cinq années à venir.